Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 52

Artikel: Influenza : grippe. - Fièvre dengue
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191348

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-septième année. N° 52. Samedi 28 Décembre 1889.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries*.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Influenza.
Grippe. — Fièvre dengue.

Trois mots qui sont aujourd'hui dans tous les journaux et dans toutes les conversations. Et il ne s'agirait, paraît-il, que d'une épidémie de grippe, maladie plutôt ennuyeuse que dangereuse. Il est probable, en effet, que la grippe et l' « influenza » ne sont qu'une seule et même maladie, comme le rhume de cerveau et le coryza. « Influenza » et « coryza » sont les noms scientifiques, voilà tout.

« Influenza » est un mot italien qui signifie *grippe*, en Angleterre, et *fièvre dengue*, en Russie. Telle est la définition tout récemment donnée par un savant docteur. Les trois affections ont les mêmes origines : température humide et froide, — et les mêmes effets : toux, fièvre, migraine, abattement, courbature, lassitude.

Mais n'allez pas croire que c'est une maladie nouvelle. Parfois, il arrive que les médecins, étudiant de plus près les symptômes d'une affection, la connaissant mieux, en transforment le nom. Et alors on croit qu'une nouvelle maladie est trouvée, comme si nous n'avions pas déjà assez des anciennes. Voltaire se plaignait déjà de la grippe en 1768, et il existe un « Tableau historique des épidémies de grippe, de 1510 à 1780. »

Quoi qu'il en soit, cette épidémie est en train de faire son tour du monde. A Paris, elle a fait avancer les vacances des lycées, et plusieurs membres du gouvernement français, MM. Tirard, de Freycinet, Spuller, Rouvier et Faye, en sont atteints. — Espérons qu'on n'en fera pas une question de cabinet. — Au reste, il n'y a rien là qui doive nous étonner, puisque nous sommes en plein dans la saison du froid, de la neige et de la pluie. Qui de nous, par ces jours de décembre, n'a pas éternué, toussé, craché, se mouchant, pleurant, frissonnant? Il faut bien payer son tribut à l'hiver qui bat son plein.

Et tout cela ne redonne-t-il pas à ces vers, publiés dans le *Conteur*, il y a à peu près vingt ans, toute leur actualité :

LA GRIPPE

Grippe, fléau du monde, exécrable torture,
Que le ciel inventa pour punir les méchants !
Angine, coryza, bronchite et courbature,
Pourquoi revenir tous les ans ?...

Vous arrivez toujours quand la bise glacée,
Apre, descend des monts neigeux ;
Quand les brouillards épais montent de la vallée,
Pour se répandre dans les cieux.

Triste soleil d'hiver, planète diabolique,
Astre maudit et détesté,
Pourquoi ne montres-tu qu'une figure étique
A notre pauvre humanité ?

Tes rayons refroidis en traversant les brumes,
Arrivant gelés jusqu'à nous,
Font croître et prospérer le catarrhe et les rhumes
Et sont propices à la toux.

Nul de nous ne résiste à cette épidémie ;
Qu'il soit malingre ou fort,
Chacun se trouve atteint dans son économie,
Et se roidit contre le sort.

Le malheureux patient, que la douleur énerve,
Souffre plus que Jupin accouchant de Minerve,
Trépané par Vulcain ;
Son front va s'entr'ouvrir et son crâne se brise ;
Ses membres sont perclus et sa poitrine est prise ;
Il cherche à respirer, mais hélas, c'est en vain !

Ses poumons embrasés que le rhume secoue,
Sont gorgés d'un sang noir qui reflue à la joue,
Et gonfle ses vaisseaux.
Il a froid ; cependant la chaleur le tourmente !
Il frissonne, et pourtant sa peau reste brûlante !
Le ciel créa pour lui des supplices nouveaux !

Grippe, fléau du monde, exécrable torture !
Que le ciel inventa pour punir les méchants !
Angine, coryza, bronchite et courbature,
Pourquoi revenir tous les ans ?

* * *

Le médecin prescrit d'atroces médecines,
Que de savants commis, aux fond des officines,
Préparent avec soin, sous l'œil de leurs patrons.
Une émulsion douceâtre, un écœurant breuvage,
De drogues, de poisons odieux assemblage,
Filtrés et décantés, sont extraits des pilons.
Le remède se prend par grande cuillerée,
Ainsi qu'il est écrit sur la fiole bouchée
Qui contient le médicament.

L'aspect est séduisant, mais gare à qui se fie
Aux horribles produits que vend la pharmacie,
Dans le louable but de guérir un client !
On trouve tous les goûts dans cet affreux liquide,
C'est amer et c'est doux ; c'est fade et c'est acide ;
C'est un triste régal au patient résigné !
Mais une garde est là, sévère, impitoyable,
Qui, sans s'inquiéter si le looch est buvable,
Présente la cuiller au moment désigné.

Le médecin permet pour toute nourriture
Les grus adoucissants et le bouillon de veau.
Si le patient va mieux, on joint à la mixture
Le classique pruneau.

Et la boule de gomme à la gomme arabique,
A l'orange, au pavot ;
Le doux sucre candis, populaire béchique,
Avec la pâte d'escargot.

La visqueuse althéa, la mauve émolliente,
Le nauséeux gramont,
Le tilleul, l'oranger, plongés dans l'eau bouillante,
Composent sa boisson.

Ou bien le thé Burnier qui donne, réunies
Dans un mince cornet,
Les simples du pays, de la poitrine amies,
Le bonhomme et le taconet.

* * *

Mais n'est-ce pas assez, grand Dieu, d'être malade !
Est-il urgent, en vérité,
De boire, pour guérir, quelque julep bien fade,
En s'inondant de thé !

Des médecins savants évitez les systèmes,
Qui ne firent jamais de bien ;
Laissez là tous ces loochs, ces gluants apozèmes
Qu'élabore le pharmacien.

Buvez, mes chers amis, buvez l'eau de fontaine !
De toutes les boissons c'est elle la plus saine,
La plus agréable au goût.
Elle arrose partout l'arbre circulatoire,
Humecte les tissus, ouvre chaque émonctoire,
Chassant l'humeur qu'elle dissout.

Le malade est peut-être ennemi de l'eau pure !
Qu'on la cuise avec du bois doux,
Et le patient content boira cette mixture
Si puissante contre la toux.

Reine des pectoraux, ô divine réglisse !
Qui ne chérit ton jus !
Dans toutes les potions ton arôme se glisse
Pour y répandre ses vertus.

Ayant sur le larynx une action lénitive,
Le jus, par sa douceur,
Rend un timbre plus vif à notre voix plaintive,
Et de la gorge en feu vient tempérer l'ardeur.

O Nyon ! qui redira les cures merveilleuses
Qu'opèrent chaque jour tes pâtes délicieuses !
Strecker, honneur à toi ! Confiseur ignoré,
Auteur de ce produit, je veux que ta mémoire
Franchisse les confins de ton laboratoire
Et qu'à jamais ton nom demeure vénéré.

Tu nommas tes bonbons : pastilles de ministre,
Car ils ont fréquemment préservé d'un sinistre
Un sermon qui sombrait !
Même dans plus d'un cas, bien plus qu'à sa science
Maint orateur sacré leur dut son éloquence,
Et put, au bout du prône, arriver tout d'un trait.

Grippe, fléau du monde, exécrable torture !
Que le ciel inventa pour punir les méchants !
Angine, coryza, bronchite et courbature,
Pourquoi revenir tous les ans ?...

* * *

Mais grâce aux meilleurs soins, votre grippe est guérie ;
Une douce moiteur rafraîchit votre peau.
Du mal qui vous brûlait toute source est tarie ;
Comme un ressuscité vous sortez du tombeau.

Du sang impétueux la course se modère;
Il coule lentement dans ses nombreux canaux;
Le pouls précipité qui distendait l'artère.
Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.

Le poumon délivré du poison délétère
Qui gênait la respiration,
Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
Et reprend gaîment sa fonction.

L'estomac en fureur s'agite dans le vide;
Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
De drogues saturé, mais d'aliments avide,
Il se révolte mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée;
Un gras et tendre chapon,
A l'air appétissant, à la croûte dorée,
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin bourguignon pétillant dans son [verre,
Du malade affaibli, retrempe la vigueur.
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie,
Et que l'espoir avait quitté;
Il rentre en possession de sa santé ravie,
Quelle ineffable volupté!

Il jouit du présent; le passé le rassure;
Les amis sont plus chers, et le monde est plus [beau;
L'avenir lui sourit, et toute la nature
Célèbre et chante un renouveau.

La brise, dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
Semblent tous annoncer dans un riant langage
Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours!

O grippe, don du ciel, adorable torture,
Reviens, reviens souvent;
Je suis prêt à souffrir bronchite et courbature,
Pour avoir le bonheur d'être convalescent!

À la veillée.

Tel est le titre du nouveau volume de M. Alf. Ceresole, qui vient de paraître chez M. Payot, éditeur, à Lausanne. Elles sont bien nombreuses les publications nouvelles à ce moment de l'année, témoin tous les comptes-rendus qui en ont été donnés dans nos journaux depuis une quinzaine. N'ayant pas eu le temps de parcourir ces divers ouvrages, nous ne les jugerons pas, mais nous ne croyons pas nous tromper en disant que celui qui nous occupe peut être mis au nombre de ceux qui auront le plus de succès.

M. Ceresole connaît son époque; il sait que les jours et les heures sont de plus en plus absorbés par les nécessités matérielles de la vie, par l'entraînement des affaires et les préoccupations de toute espèce; il sait que nous vivons dans un siècle où la grande masse ne peut consacrer que peu de temps aux œuvres littéraires: on lit vite aujourd'hui. La lecture des longs romans, des volumineux traités d'histoire ou de science reste le plus souvent inachevée; la tranche, encore vierge, de ces volumes brochés, entassés sur nos tables, le dit assez.

Il n'en sera pas ainsi du livre de M. Ceresole, recueil de contes charmants, de tableaux de mœurs pris sur le fait, respirant tous l'amour du pays, l'admiration de notre belle nature et une connaissance parfaite de notre vie vaudoise. On lit un de ces récits aujourd'hui, on en lira deux demain, et on y reviendra souvent, tant c'est à la fois simple, piquant et vrai.

Voilà un volume à laisser sur sa cheminée et qu'on retrouvera toujours avec plaisir en mettant les pieds sur les chenets. A cette époque de l'année, c'est mieux encore; c'est un livre à donner, sans qu'il soit besoin de se demander s'il sera bien accueilli.

Nous nous plaisons à détacher quelques pages du chapitre consacré à ces pères de famille qui, pendant une partie de la belle saison, restent seuls en ville, retenus par leurs affaires, tandis que madame et les moutards prennent leurs ébats à la montagne. Ce chapitre est intitulé:

PAUVRES MARIS

Au printemps dernier, leurs maisons étaient gaies et remplies. C'étaient de vrais nids d'oiseaux, pleins de chants, de rires et de joyeuses caresses. Un beau, — que dis-je! un triste matin de juillet, ils ont vu leurs demeures s'agiter et se vider du haut en bas. Les vestibules se sont encombrés de malles, de porte-manteaux, de colis de toutes formes. Madame, en revêtant sa robe neuve d'indienne bleue, son joli chapeau de campagne, a pris des airs d'indépendance et de conquête; les enfants, plus tapageurs que jamais, se sont armés de bâtons, de parapluies, de boîtes de botanique; la bonne a mis ses souliers du dimanche. Puis la porte s'est ouverte à deux battants; un grand bruit, comme une dégringolade s'est fait entendre dans l'escalier; la bande a pris son vol du côté de l'embarcadère; le bateau a sifflé; l'onde a bouillonné; puis... adieu petit père! Adieu maison! adieu soucis, cité fumeuse! et... le pauvre mari, resté seul sur le rivage, — comme l'homme au grand regard triste qui se trouve au premier plan des *Illusions perdues*, de Gleyre, — a vu, pour toute consolation, de petits mouchoirs blancs s'agiter dans le lointain. Et puis, c'est tout!... Nid vide! Foyer désert!... Adieu!

* * *

Morne et rêveur, l'époux délaissé est rentré chez lui: il a trouvé son appartement en culbute; il s'est heurté dans le vestibule sombre contre les rhumatismes d'une vielle servante allemande, qui s'est mise à grogner en traînant ses babouches. Il lui a donné des ordres incohérents. En passant dans les chambres vides, où les tiroirs des armoires et des commodes étaient grands ouverts, il a écouté l'affreux silence de l'abandon; puis, après un gros soupir, il est sorti. Humble, résigné, la tête penchée, il a pris le chemin des affaires et du bureau.

Voilà, chers lecteurs, ce qui est arrivé, ce qui arrive chaque année en juillet au pied de nos Alpes et du Jura.

Après le premier étonnement produit par la nouveauté de la situation, les jours qui ont suivi se sont passés, il est vrai, d'une manière relativement calme et satisfaisante.

Il y a toujours quelque charme dans les premières impressions d'un changement. Il y a de la douceur à se sentir plus libre, plus maître de soi, de ses rentrées, de ses sorties, de l'ensemble de ses actes. Il y a moins de bruit au logis, et surtout on constate une absence totale de contradictions.

Monsieur se trouve d'abord étonnamment soumis et brave. Il s'imagine naïvement pouvoir tenir seul bien longtemps. Détrompez-vous! Ne vous y fiez pas! Vous ne savez pas, mesdames, ce qui se cache de tendresse dans le cœur de l'homme, de profondeur d'affection et d'attachement tenace dans l'âme de vos maris, de poésie enfantine dans le cœur d'un père de famille.

Aussi, qu'arrive-t-il? A la longue, quand l'absence se fait interminable, quand la solitude se prolonge, que les jours succèdent aux jours dans une assommante et fade monotonie, à force de retrouver toujours son foyer désert, d'y errer le soir comme une âme en peine, de manger seul, de vivre seul, de se coucher seul, il s'opère bientôt, chez ces pauvres veufs, de curieuses transformations de caractère aboutissant à des états moraux très variés et très significatifs.

Tous, en effet, n'ont pas la même manière de traverser la crise et d'accepter le sort qui leur est fait.

* * *

Voici d'abord le *veuf mélancolique*. C'est la première variété de l'espèce, la plus commune. Il vit seul avec son ennui. Il le subit, il ne l'accepte pas. Il pâlit. Il maigrit. Son regard n'a plus de sourires. Il parle peu et devient horriblement distrait. Il est abattu et broie son noir. Il trouve absurde qu'on se marie pour se séparer et qu'on ait des enfants pour ne point en jouir. Il se sent cloué au sol par ses fonctions de notaire, de banquier, d'avocat ou d'apothicaire, que sais-je? par un bureau ou par un magasin, par des clients qui viennent, ne viennent pas ou pourraient venir, par un patron rigide qui ne comprend pas la montagne et répète à satiété que, de son temps (qui était le bon temps, cela va sans dire) on ne connaissait pas les villégiatures et qu'on ne s'en portait pas plus mal!...

Pauvre veuf! il chantait volontiers à son lever. Aujourd'hui plus une gamme! plus une romance! Les chants sont morts! La voisine d'en haut le déplore. Monsieur sifflait si gaîment, chantait si bien. Maintenant il ne se sert de sa voix que pour l'usage strict et nécessaire. Sa domestique trouve à part soi que « monsieur est bien changé, et, sauf respect, bien ennuyeux!... Pas un bout de causette! » Monsieur n'y songe pas. Il lit en déjeunant, il lit en dînant; il lit en soupant; il lit dans son lit!

Le soir venu, on le voit s'enfoncer dans un fauteuil, regarder l'horizon immense, prendre un cigare, rêver, songer, bâiller,